

Libre expression



Il y a des décennies, dans les villages comme le nôtre, la cohabitation était différente. Personne ne se serrait la main pour se saluer, jamais de bises pour dire bonjour, et encore moins au revoir. Les virus et microbes avaient plus de mal pour voyager de l'un à l'autre. Par contre, on se saluait davantage verbalement ou d'un signe de la main. Avec plus de cérémonie quand on rencontrait Monsieur le curé ou bien les « chères sœurs », car alors on soulevait sa casquette ou son béret.

Les gens s'appréciaient ou se haïssaient tout autant. Ils n'étaient pas plus intelligents mais certainement pas plus bêtes ! Ils vivaient les uns auprès des autres et avaient besoin les uns des autres. L'entraide était journalière et commune. La communication n'était pas virtuelle mais bien réelle. Le bouche à oreille était aussi rapide que l'ordinateur. Le matin, les nouvelles de Sarrebourg et des alentours arrivaient avec le Républicain Lorrain ; le soir, le journal de 20 h - la télé n'existait pas - était déroulé à la laiterie, ce qui permettait d'avoir les nouvelles du village et souvent d'ailleurs. Et, ce n'était pas un commentateur jacobin qui venait nous raconter ses sornettes de Paris, car à la laiterie il y avait 52 « coopérateurs » qui tous savaient de quoi il en retourne à Hesse.

Les gens savaient qu'une vache allait vèler chez le voisin. Ils étaient prêts à aller tirer sur la corde le moment venu. Ils savaient qu'un autre voisin devait changer ses tuiles et se proposaient pour l'aider. Quand l'un ou l'autre sciait son bois, les gens du quartier prêtaient la main, spontanément. Il y avait aussi le moment où l'on tuait le cochon et, là aussi, il ne manquait jamais de bras pour mener à bien ce gros travail ; entraide des hommes mais aussi des femmes, qui préparaient le boudin et la pâte à saucisse toutes ensemble. Quand des vaches se sauvaient dans le finage ? C'est naturellement que les uns aidaient les autres, et partaient à la recherche des bêtes à cornes pour les faire retourner à l'écurie ou dans le parc. Il y en allait de même quand des poules traînaient sur la grand' route : il y avait toujours quelqu'un pour les en chasser et leur éviter d'être écrasées par les voitures, lesquelles étaient certes bien plus rares qu'aujourd'hui.

Les jardiniers pratiquaient sans compter l'échange des replants, salades et autres légumes. Enfin, le soir, sur les bancs, devant les maisons, voisins et voisines échangeaient leurs idées ou bien se racontaient leurs petites joies et leurs grandes misères, sans oublier de commenter les dernières nouvelles. Chacun y allait de son commentaire ... et les commentaires n'étaient pas toujours des plus gentils, il faut l'avouer.

C'était une époque où les portes de grange, les hauts des portes d'écurie, les portes de corridor étaient grandes ouvertes, tout au long de la grand' route, du haut de la côte de Hesse jusqu'à l'autre côté du canal, en passant par le centre du village et la Chermenac. Quand l'un se rendait chez l'autre, il lui suffisait de s'annoncer par un « Hé, c'est moi ! Ya quelqu'un ? » lancé d'une forte voix ... puisqu'il n'y avait pas de sonnette. Chacun reconnaissait l'autre à sa voix et, si quelque fois il y avait confusion, la personne qui pénétrait dans la cuisine était malgré tout la bienvenue.

Que nous reste-t-il de tout cela ? Le souvenir, comme héritage, pour les plus anciens, l'indifférence pour les plus jeunes. Nous sommes maintenant à l'époque des téléphones mobiles personnels, avec une apparence d'ouverture sur le large monde, mais sans regard sur son petit village, avec en supplément le repli derrière sa haie, sa fenêtre, chez soi, les portes bien fermées et parfois « alarmisées » !

Autre temps, autres mœurs ! Mais ne risquons-nous pas, plus tard, lors de l'évocation de notre passé, d'avoir le goût amer d'une solitude que nous nous serons nous-mêmes créée ? Alors, lorsqu'on se croise dans le

village, pourquoi ne pas s'adresser un petit hochement de tête en guise de salut, ou une main levée, et pourquoi pas un sourire ! Les trois attitudes possèdent l'une comme l'autre un pouvoir que la jeune génération est en droit de connaître et de pratiquer ... il n'y a pas de honte à cela ! L'amabilité, la bienveillance, la cordialité, la politesse ... que de valeurs positives et gratuites qui sont vraiment les clés du bien vivre ensemble. Et souvenons-nous que celui qui reçoit un sourire le rend aussitôt, spontanément, sans réfléchir ... Osons essayer, quel que soit notre âge !

*Texte de Gérard Fleurence
Dessins de Jean Morette*

